

August Strindberg l'insurgé

sommaire :

Le monde du théâtre	
L'île des morts ou La chute des masques, August Strindberg (traduction C.G. Bjurström)	3
L'île des morts, August Strindberg (traduction C.G. Bjurström)	17
Le Paria, August Strindberg (traduction Georges Loiseau)	25
La mise en scène au Théâtre Atelier Ambly, Etienne Collard	36
Entretien avec Vandéric	38
Névrose et génie, Vandéric et Françoise Reiss	40
Le monde de la peinture	
« L'exaltation », Göran Söderström	43
Le hasard dans la production artistique, August Strindberg	47
Le monde de la poésie	
Chrysaetos, August Strindberg (traduction Jean-Clarence Lambert)	52
Le Hollandais volant, August Strindberg (poème inédit traduit par C.G. Bjurström et A. Mathieu)	57

August STRINDBERG

Des arts nouveaux

ou le hasard dans la production artistique

On raconte que les Malais font des trous dans les troncs des bambous végétant aux bois. Le vent arrive, et les sauvages couchés sur terre écoutent des symphonies exécutées par ces harpes éoliennes gigantesques. Chose remarquable : chacun entend sa propre mélodie et harmonie selon le hasard du coup de vent.

C'est connu que les tisserands se servent du kaléidoscope pour controuver de nouveaux dessins, laissant à l'occurrence aveugle de réunir les morceaux de verre peint.

En arrivant à Marlotte, colonie d'artistes bien connue, j'entre dans la salle à manger afin de regarder les panneaux peints si célèbres. Eh bien : j'y vois : portrait de dame ; jeune vieille, etc. Trois corneilles sur une branche. Très bien fait. On découvre de suite de quoi il s'agit. Clair de lune. Une lune assez claire ; six arbres ; eau stagnante, réfléchissante, Claire de lune, alors !

Mais, qu'est-ce que c'est ? — C'est juste cette question préparatoire qui apporte la première jouissance. Il faut chercher, conquérir ; et, la fantaisie en mouvement, rien n'est plus agréable.

Ce que c'est ? Les peintres l'appellent « grattures de palette », ce qui se traduit : le travail fini, l'artiste racle les restes des couleurs, et si le cœur le lui dit, fait-il une ébauche quelconque. Devant ce panneau à Marlotte je restai ravi. Il y eut une harmonie dans les couleurs, très explicable du reste, puisque toutes eurent appartenu à une peinture. Dégagé de la peine de controuver les couleurs, l'âme du peintre dispose de la plénitude des forces à chercher des contours, et comme la main manie la spatule à l'aventure, toutefois retenant le modèle de la nature sans vouloir la copier, l'ensemble se révèle comme ce charmant pêle-mêle d'inconscient et de conscient... C'est l'art naturel, ou l'artiste travaille comme la nature capricieuse et sans but déterminé.

Parfois, depuis ce temps-là, je revis ces panneaux à grattures, et toujours il y eut de nouveau, tout selon ma condition psychique.

Je cherchai une mélodie pour un Acte nommé Simoun, jouant en Arabie. Pour ce but, j'accordai ma guitare à l'aventure, desserrant les vis au hasard, jusqu'à ce que je trouvai un accord qui me faisait l'impression de quelque chose extraordinairement bizarre sans passer les bornes du beau.

L'air fut accepté par l'acteur qui jouait le rôle ; mais le directeur, réaliste à outrance, averti que la mélodie ne fût pas véritable, me demanda une authentique. Je fis chercher un recueil de chansons arabes, les présentai pour le directeur, qui les rejeta toutes, trouvant finalement ma chansonnette arabe plus arabe que les vraies arabes.

L'air fut chanté et remporta un certain petit succès lorsque le compositte à la mode venait me demander la permission de faire la musique entière à ma piécette, fondée sur mon air « arabe », qui l'avait saisi.

En voici mon air comme le hasard l'a composé : G. ciss, Giss, B.E.

J'ai connu un musicien qui s'amusait à accorder son piano sans dessus dessous sans suite ni raison. Puis il a joué par cœur la Sonate pathétique de Beethoven. C'était une jouissance incroyable d'entendre un vieux morceau se rajeunir. Je l'avais entendu jouer durant vingt ans cette sonate, toujours la même, sans espérance de la voir se développer : fixée, incapable d'une évolution.

Depuis je fais de même avec des mélodies usées sur ma guitare. Et les guitaristes me jalouent, me demandant où j'ai pris cette musique, et je leur réponds : je sais pas. Ils me croient être compositeur.

Une idée pour les fabricants de ces modernes orgues portatifs. Faites percer la ronde feuille à musique, au hasard, pêle-mêle, et vous aurez un kaléidoscope musical.

Brehm dans sa Vie des Animaux prétend que l'étourneau imite tous les sons qu'il vient d'entendre : le bruit de la porte fermée, la pierre de rémouleur, la meule, la girouette, etc. Il n'en est rien. J'ai entendu des étourneaux dans la plupart des pays d'Europe et ils chantent tous la même fricassée, consistant de souvenirs du geai, du merle, de la litorne et d'autres congénères, et en sorte que chaque auditeur puisse entendre ce qu'il veut. L'étourneau possède en effet le kaléidoscope musical.

De même pour les perroquets. Pourquoi les perroquets gris à queue écarlate sont-ils nommés Jacob ! Puisque leur son naturel, leur cri d'appel est Iako, et les propriétaires croient avoir enseigné au perroquet de parler, en commençant avec son nom.

Et les Kakadou ! Et les Ara ! C'est curieux d'entendre une vieille dame instruisant sa perruche, comme elle prétend. La bête radote ses cris incohérents ; la dame en faisant des comparaisons d'à peu près, traduit, ou mieux met le texte sous cette musique maudite.

Donc, pour un étranger, impossible d'entendre ce que « parle » le perroquet, avant qu'il ne tienne les mots de la bouche du propriétaire. J'eus l'idée de modeler en argile un jeune adorant, réminiscence de l'art antique. Il était là, les bras en haut ; mais il me déplut et dans un accès de désespoir je laisse la main tomber sur la tête de l'infortuné. Tiens ! Une métamorphose qu'Ovide n'eût pas rêvé. Sous le coup la chevelure grecque s'aplatit en guise d'un béret écossais qui couvre le visage ; la tête s'enfonce avec le cou entre les épaules ; les bras s'abaissent en sorte que les mains restent à la hauteur des yeux cachés sous le bonnet ; les jambes plient ; les genoux s'approchent ; et le tout est transformé en un garçon de neuf ans pleurant et cachant les larmes par les mains. Avec un peu de retouche la statuette fut parfaite, cela veut dire, le spectateur a reçu l'impression voulue.

Après coup, et dans les ateliers amis, j'improvisai une théorie pour l'art automatique. — Vous vous rappelez, Messieurs, dans les contes populaires le garçon se promène aux bois, et découvre « la dame du bois ». Elle est belle comme le jour aux cheveux émeraude et caetera. Il s'approche et la dame lui tourne le dos, qui a l'air d'un estoc. Evidemment le garçon n'a vu qu'un estoc et sa fantaisie mise en mouvement poétise le reste. Ce qui m'est arrivé maintes fois.

Un beau matin en marchant au bois, j'arrive à un enclos en jachère. Mes pensées furent loin, mais les yeux observèrent un objet inconnu, bizarre, gisant sur le champ. Un instant ce fut une vache ; aussitôt deux paysans qui s'embrassaient ; après un tronc d'arbre, puis... Cette oscillation des impressions me

fait plaisir... un acte de volonté et je veux plus savoir ce que c'est... je sens que le rideau du conscient va se lever... mais je ne veux pas... maintenant c'est un déjeuner champêtre, on mange... mais les figures sont immobiles comme dans un panopticon... ah... ça y est... c'est une charrue délaissée sur laquelle le laboureur a jeté son habit et suspendu sa besace ! Tout est dit ! Rien plus à voir ! La jouissance perdue !

N'est-ce pas que cela offre une analogie avec les peintures modernistes si incompréhensibles pour les philistins. D'abord on n'aperçoit qu'un chaos de couleurs ; puis cela prend un air, ça ressemble, mais non : ça ressemble à rien. Tout d'un coup un point se fixe comme le noyau d'une cellule, cela s'accroît, les couleurs se groupent autour, s'accumulent ; il se forme des rayons qui poussent des branches, des rameaux comme font les cristaux de glace aux fenêtres... et l'image se présente pour le spectateur, qui a assisté à l'acte de procréation du tableau. Et ce qui vaut mieux : la peinture est toujours nouvelle : change d'après la lumière, ne lasse jamais, se rajeunit douée du don de la vie.

Je fais la peinture à mes loisirs. Afin de pouvoir dominer le matériel je choisis une toile ou mieux un carton médiocrement grande, que je puisse achever le tableau dans deux heures ou trois, autant que ma disposition dure.

Une intention vague me règne. Je vise un intérieur de bois ombragé, par où l'on aperçoit la mer au soleil couchant.

Bien : avec le couteau appliqué pour le but. — je ne possède pas de pinceaux ! — je distribue les couleurs sur le carton, et là je les mêle afin d'obtenir un à peu près de dessin. Le trou au milieu de la toile représente l'horizon de la mer ; maintenant l'intérieur du bois, la ramure, le branchage, s'étale en groupe de couleurs, quatorze, quinze, pêle-mêle mais toujours en harmonie. La toile est couverte : je m'éloigne et regarde ! Bigre ! Je ne découvre point de mer ; le trou illuminé montre une perspective à l'infini, de lumière rose et bleuâtre où des êtres vaporeux, sans corps ni qualification flottent comme des fées à traînes de nuages. Le bois est devenu une caverne obscure, souterraine, barrée de broussailles ; et le premier plan — voyons ce que c'est — des rochers couverts de lichens introuvables — et là à droite le couteau a trop lissé les couleurs qu'elles ressemblent à de reflets dans une surface d'eau — tiens ! C'est un étang. Parfait !

Or, il y a au-dessus de l'eau une tache blanche et rose dont l'origine et signification je ne puis m'expliquer. Un moment ! — une rose ! — Le couteau travaille deux secondes et l'étang est encadré de roses, roses, que de roses !

Une touche ça et là avec le doigt, qui réunit des couleurs récalcitrantes, fond et chasse les tons crus, subtilise, évapore, et le tableau est là !

Ma femme, pour le moment ma bonne amie, arrive, contemple, s'extasie devant la « caverne de Tannhäuser » d'où le grand serpent (signifie mes fées volantes) file au dehors dans le pays de miracle ; et les lavatères (mes roses !) se mirent dans la source de soufre (mon étang !) et caetera. Elle admire une semaine durant le « chef d'œuvre » l'évalue à des milliers de francs, l'assure une place dans un musée etc.

Après huit jours nous sommes rentrés dans une période d'antipathie féroce, et elle ne voit plus dans mon chef-d'œuvre que saloperie !

Et dire que l'art existe comme une chose pour soi !

Avez-vous rimé ? Je suppose ! Vous avez observé que c'est un travail exécutable. Les rimes lient l'esprit ; mais elles délient aussi.

Les sons deviennent des intermédiaires entre des notions, des images, des idées.

Ce Maeterlinck, que fait-il ? Il rime au milieu du texte en prose.

Et cette bête dégénérée de critique qui lui en impute l'aliénation mentale, rubriquant sa maladie avec le nom scientifique (!) Echolallie.

Echolallistes, tous les vrais poètes à partir de la création du monde.
Exception : Max Nordau, qui rime, sans être poète. Hinc illæ lacrimæ !

L'art à venir (et à s'en aller comme tout le reste !). Imiter la nature à peu près : et surtout imiter la manière de créer de la nature !

August STRINDBERG.
1894